

Barthes en avant

Roland Barthes en cours, 1977-1980 : un style de vie. Sous la direction de Sémir Badir et Dominique Ducard. Éditions universitaires de Dijon, 208 p.

Empreintes de Roland Barthes. Sous la direction de Daniel Bounoux. Éditions Cécile Défaud / INA, 228 p.

Philippe Forest

Numéro 232, mai-juin 2010

Barthes écrivain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63322ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Forest, P. (2010). Barthes en avant / *Roland Barthes en cours, 1977-1980 : un style de vie.* Sous la direction de Sémir Badir et Dominique Ducard. Éditions universitaires de Dijon, 208 p. / *Empreintes de Roland Barthes.* Sous la direction de Daniel Bounoux. Éditions Cécile Défaud / INA, 228 p. *Spirale*, (232), 42-44.

Vladimir Jankélévitch ou Gilles Deleuze. C'est même à ce niveau que pourrait s'établir une passerelle entre la faculté de voir et la faculté d'entendre. En effet, une obsession identique de l'évanescence et de la disparition s'observe dans la relation au cliché et à la voix. Chez Schumann, la critique se montre particulièrement sensible aux désarticulations sonores, à l'interruption des mouvements, à une forme de labilité. Il en va de même de la voix qui le retient par ses inflexions, son *fading*, autorisant par ce biais une double écoute. Dans la vive voix, « *son grain (acoustique)* » s'entend « *la voix disparue (acousmatique)* », et ce schéma doit servir idéalement de référent à la lecture dès lors qu'un texte donne à « *entendre toujours autre chose* » que ce qui s'appréhende à la surface des phrases.

CORPS ET POLITIQUE

L'esthétique de Barthes, si elle élargit la théorie du texte aux arts, ne se sépare pas des affects et des percepts : sous « *le nappage impersonnel* » du discours, comme le veut Dominique Noguez, surgit toujours « *un "je" réel, avec humeurs et répulsions* ». Ainsi le sensible met-il à l'épreuve les rigueurs de la sémiologie. Il traduit la préséance du corps et prend même, selon Coste, la forme d'une véritable « *physiographie* ». À ceci près que le corps du dire excède le plan somatique. Or, en l'associant à l'unité signe, trop souvent Barthes en restreint la présence au lexique et à (de) l'énoncé. Il reste que le corps est bien chez lui le nom d'une

éthique : anatomie érotique et digestive, il convertit le texte en excrétion, déjouant ainsi la tradition qui voyait dans le geste littéraire un acte d'innutrition.

Le théâtre que Barthes a inscrit au carrefour de son œuvre ne déroge pas à ce principe, puisqu'il redéploie l'affect au cœur de la rationalité. En effet, pour Martin Mégevand, la scène partage le sujet entre le fantasme et la réalité, de sorte que le spectateur s'y invente à la fois comme instance critique, apte au jugement, soumise entre autres au motif brechtien de la distanciation, et comme instance passionnelle, toujours en quête de satisfaction érotique. Barthes a-t-il jamais franchi ce dualisme ? C'est en tout cas à cette double condition que se rattache pour lui le théâtre, sa dimension « *trans-individuelle* » sous l'espèce d'un non-lieu où s'élabore le « *devenir de la collectivité* ». L'esthétique doit se concevoir ici comme politique.

L'étude de Martin Mégevand sur le théâtre constitue sans nul doute l'une des mises au point les plus suggestives du volume, et contraste d'autant avec les pages anecdotiques, para-biographiques, de Dominique Noguez, fondées sur du mime, une imitation pauvre de la rhétorique du fragment. De tels écarts sont inévitables dans un ouvrage collectif qui reste cependant de bonne tenue en faisant le pari de la diversité. Cette diversité, c'est avant tout ce qui distingue l'itinéraire de Barthes, une pensée en mouvement. ┘

Barthes en avant

DOSSIER

PAR PHILIPPE FOREST

ROLAND BARTHES EN COURS, 1977-1980 : UN STYLE DE VIE

Sous la direction de Sémir Badir et Dominique Ducard. Éditions universitaires de Dijon, 208 p.

EMPREINTES DE ROLAND BARTHES

Sous la direction de Daniel Bournoux. Éditions Cécile Défaut / INA, 228 p.

Il semble que l'on n'en ait pas fini avec Barthes. Paradoxalement, au lieu de marquer le moment d'une totalisation en fixant la forme et en arrêtant le mouvement, la parution des *Œuvres complètes* a donné comme le signal d'une vague nouvelle de publications posthumes qui non seulement prolongent celles-ci mais obligent également à en reconsidérer le sens et à en

réévaluer la portée. Les cours professés au Collège de France de 1976 à 1980 (*Comment vivre ensemble ?*, *Le neutre*, *La préparation du roman*) ont été récemment offerts au lecteur dans la collection « Traces écrites » (IMEC / Seuil) qui, désormais, accueille à leur suite les séminaires antérieurs de l'École pratique des hautes études, commençant par celui consacré au « Discours amoureux » et

se préparant à présenter sinon tous les autres, du moins les plus significatifs d'entre eux. Autant dire que c'est une masse énorme de textes qui accède ainsi à une visibilité dont elle avait été jusque-là privée, suscitant d'un peu partout le désir de réfléchir celle-ci. En témoignent notamment les nombreux travaux conduits par les éditeurs de cette part posthume de l'oeuvre (au premier rang desquels : Éric Marty). Ou encore : plusieurs ouvrages collectifs de grande qualité, parmi d'autres issus de conférences et de colloques, tels *Roland Barthes en Cours (1977-1980)*, *Un style de vie* (« Écritures », EUD, 2009) et *Empreintes de Roland Barthes* (Éditions Cécile Defaut/INA, 2009).

Dans le texte d'ouverture de ce dernier volume, Daniel Bounoux qui en assure la direction note : « *Roland Barthes nous aura tenu un discours de séduction plus que de science, et ce discours se propage sur le mode d'une certaine contagion.* » Et si l'image peut paraître d'abord curieuse, elle frappe au fond par sa justesse. Il est difficile en effet de ne pas recevoir chacun des livres récents consacrés à l'auteur de *S/Z* comme l'un des signes d'une telle contagion, affectant les esprits les uns après les autres, exerçant sur eux une séduction similaire dont les effets reconduisent systématiquement la pensée critique du côté de celui que l'on nomme désormais le « dernier Barthes », l'auteur des *Fragments d'un discours amoureux*, de *La chambre claire*, et plus encore peut-être des cours du Collège de France. Si bien que rendre compte des multiples lectures suscitées par une pareille épidémie ne peut aller sans s'essayer à en diagnostiquer un peu la cause.

La plasticité personnelle et poétique du personnage qu'est devenu Barthes entre sans doute pour beaucoup dans un tel phénomène. Chacun peut, à peu près, se faire de celui-ci une image à sa convenance afin de se l'approprier à sa guise et de se reconnaître en elle. Comme le remarque avec lucidité Daniel Bounoux, parler de lui, c'est parler de soi. Pour cette raison, l'oeuvre de Barthes tend un miroir critique à notre temps où c'est le présent qui se réfléchit en un autoportrait, collectif certes mais éclaté en autant de fragments que l'on trouve d'auteurs, de lecteurs à s'y contempler. De telle sorte que les analyses suscitées par la part dernière de la pensée de Barthes nous renseignent sans doute sur celle-ci mais certainement davantage encore sur l'état actuel de la réflexion portant sur le devenir, désormais très hypothétique, de cette chose ancienne, qu'on nous dit révolue et qui porte pour nom : littérature.

DEUIL DE BARTHES

On sait maintenant mieux à quel point l'expérience du deuil commande la réflexion ultime de Barthes, marqué par la disparition de sa mère mais conférant à une telle épreuve les proportions d'une catastrophe à la lumière de laquelle réviser toute conception du monde et de l'écriture. Or, et l'identification passe d'abord par là, le lecteur de Barthes est lui-même (il se fantasme lui-même

comme) un lecteur en deuil. Et singulièrement : un lecteur en deuil de Barthes, orphelin d'une figure déjà suffisamment effacée par le temps pour prendre des dimensions vaguement légendaires mais encore assez présente dans la mémoire pour que ne se soient pas défaits tous les liens de l'affection ancienne. D'où la dimension discrètement hagiographique d'une démarche le plus souvent attachée à relever les « empreintes » laissées de son vivant par un homme qui prend ainsi davantage les allures d'une sorte de saint dont il s'agirait de collecter pieusement les reliques aimées que celle d'un auteur dont l'oeuvre concrète appellerait le commentaire, la discussion voire la contestation et, pourquoi pas, la réfutation.

À son tour, Barthes est devenu un mythe, semblable à ceux dont il proposa autrefois la magistrale analyse, subissant une métamorphose qu'il rendit possible et favorisa dans la mesure même où il entreprit d'en compliquer, sinon d'en interdire, l'inéluctable accomplissement : refusant le rôle du maître à penser positif qu'hier on l'invitait à remplir pour mieux se glisser dans celui, inverse, du maître à vivre qu'aujourd'hui on l'empresse de jouer, ses lecteurs reconnaissant en lui une sorte de sage s'abîmant pour finir dans la délicate extase d'une souveraineté vide. Barthes n'échappant à un stéréotype qu'afin de mieux devenir prisonnier du stéréotype inverse, se déprenant d'un mythe pour finalement en fonder un autre. Vérifiant ainsi cette loi qu'il avait mieux que personne mise en évidence : qu'à la fatalité de la signification, on n'échappe jamais tout à fait et pour de bon.

De Barthes, et ainsi qu'il en avait lui-même peut-être imprudemment exprimé le vœu, à en juger par la plupart des textes qui lui sont consacrés, restent ainsi quelques « biographèmes », abandonnés à la méditation plus ou moins mélancolique des vivants, comme les moments d'une histoire sainte offerts à une remémoration plutôt pieuse. Se retirant du monde, selon un imaginaire au fond très chrétien, Barthes ne laisse de lui à ses disciples que sa « voix » et son « corps », les deux termes les plus systématiquement sollicités à son propos, afin que puisse être célébré le sacrement de son souvenir. Ainsi, celui qui fut certainement (rappelons-le) le plus grand critique littéraire du xx^e siècle et à ce titre, malgré tout, l'un de ses principaux penseurs, plutôt qu'en raison des milliers de pages qu'il écrivit et de leur contenu concret, nous revient-il, au gré de quelques fables édifiantes, sous les traits de l'homme aux stylos (Neil Badmington, « *L'encroyable Roland Barthes* »), de la jeune fille au piano (admirablement analysée par Christian Doumet) ou encore sous la forme d'un fantôme de fiction ressurgissant sous la plume d'autrui (Nathalie Piégay-Gros, « Roland Barthes personnage de roman »).

Au sein de ce qu'il faut bien nommer un culte, les manuscrits des Cours du Collège de France occupent la place de la relique essentielle. Ainsi que le montre bien Dominique Ducard, leur présence particulière les situe entre « *la distance frappée de la chose écrite* » et la « *pression poétique de la chose parlée* ». Placés dans un tel entre-deux, ils

donnent à entendre quelque chose du « corps » défunt et de la « voix » éteinte mais sur ce mode très particulier qu'avait lui-même pointé Barthes puisque « *la voix est toujours déjà morte, et c'est par dénégation désespérée que nous l'appelons vivante; cette perte irrémédiable nous lui donnons le nom d'inflexion : l'inflexion, c'est la voix dans ce qu'elle est toujours passée, tue* ». Et c'est bien de telles « inflexions » que les commentateurs endeuillés de Barthes s'essayent à rendre à leur tour, non sans infléchir du même coup la valeur des mots vivants qu'énonçait cette voix morte, accomplissant la transformation de celui qui les parlait en une sorte de fantôme consolateur avec « *pour sa voix, lointaine, et calme, et grave* », « *l'inflexion des voix chères qui se sont tuées* ».

DEUIL DE LA LITTÉRATURE

Mais le deuil que porte ainsi le lecteur de Barthes ne concerne pas la seule personne de ce dernier. Il touche à la littérature tout entière dont l'auteur du *Plaisir du texte* apparaît alors comme le dernier représentant, figurant du même coup comme le témoin ultime, autant dire le martyr, d'une foi aujourd'hui disparue, ou sur le point de disparaître tout à fait.

L'avis dominant — tel qu'il se dégage des hommages à lui adressés — consiste en effet à considérer qu'avec la disparition de l'auteur de *La chambre claire*, une page a été tournée. Sur l'époque du Structuralisme, de la Nouvelle Critique — et revendiquant Barthes au nom de la sémiologie, Sémir Badir fait entendre une note salutairement discordante au sein du concert. Mais également sur celle de la littérature et du monde auquel celle-ci se trouvait appartenir. Tel est, par exemple, le point de vue qu'exprime Daniel Bounoux et s'il accorde que cela n'ôte rien à l'importance de l'œuvre (« *Mais cela ne décline ni son style ni sa morale* »), l'opinion qu'il énonce revient à de nombreuses reprises sous la signature d'autres commentateurs qui lui donnent un tour plus radical. Ainsi de Louise Merzeau s'embarrassant de peu de précautions : « *Son anti-sémiologie s'arrête au seuil de la médiologie... Barthes demeure le gardien d'une graphosphère qu'il a lui-même contribué à lézarder... L'empreinte qu'il a laissée sur nous est certes profonde, mais comme l'empreinte qu'il décrit lui-même, c'est celle d'une posture intenable au présent. Barthes a été, et il est mort.* »

Que cela soit au nom d'une science nouvelle donnée comme mieux adaptée aux temps présents ou pour déplorer l'époque révolue à laquelle elle appartenait, l'œuvre de Roland Barthes est ainsi assignée à un passé dont elle aurait marqué la limite extrême, la frontière, faisant tomber le rideau sur une sorte de « fin de partie » dont il ne nous resterait plus qu'à penser l'après-coup. Et il est vrai que les derniers textes de Barthes paraissent parfois donner des gages à une telle vision, prenant acte de l'archaïsme même de la littérature, de son dépérissement progressif, de son abolition prochaine. Si bien que son propos paraît porter témoignage pour une sorte de crépuscule dont il ne resterait plus, la littérature liquidée une bonne

fois pour toutes, qu'à jouir mélancoliquement en nous abandonnant à une rumination quelque peu régressive.

FAIRE LE DEUIL DU DEUIL

Portant le deuil de Barthes, le lecteur de Barthes paraît également porter pour Barthes, avec lui et après lui, le deuil de la littérature. De tout cela se déduit une fable exemplaire dont on sait la faveur dont elle jouit désormais et à laquelle le fiasco supposé de l'auteur, échouant à faire œuvre véritable, fournit la morale commode d'une conclusion facile, ne laissant aux survivants que nous serions d'autre perspective que celle de s'adonner au plaisir mineur et mièvre de l'élégie. Ainsi s'exprime le mythe — dont il n'est nul besoin d'avoir le talent de Barthes pour saisir les très lisibles implications esthétiques et idéologiques.

Mais peut-être, après tout, ce mythe a-t-il déjà fait son temps et le moment est-il maintenant venu de faire le deuil de ce deuil, renouant, selon le vœu même de Barthes, avec cette « *Forme intense d'Optimisme* » en laquelle il plaçait, pour finir, sa conception paradoxale du Tragique et qui consiste, déclarait-il, à « *assumer la Fatalité d'une façon si radicale qu'il en naît une liberté* ». Car, et il suffit de le lire pour s'en apercevoir, chez Barthes, le dernier mot appartient bien au désir — et particulièrement au désir d'écrire — qui adresse à la mort une protestation têtue et héroïque, objectant sur le mode du « cependant » à toute forme d'acquiescement au néant.

On peut pleurer Barthes, bien sûr, et tout ce qu'il est censé avoir représenté. Mais il est plus important de continuer à prêter attention à ce qu'il nous dit. Car Barthes, plus que jamais, en vérité, est notre contemporain. On ne le tient pour dépassé qu'en raison même de la sécession salutaire qu'il opère à l'égard des formes finalement immobiles de la *doxa* et contre lesquelles sa pensée constitue un indispensable antidote. Pour le lecteur comme pour l'auteur d'aujourd'hui, ainsi que le montrent les meilleures des analyses qui lui sont consacrées, il incarne moins un idéal nostalgiquement révolu qu'il n'illustre l'utopie d'une résistance répétée aux formes perpétuellement renaissantes de l'aliénation et de la soumission. Ainsi, au positivisme critique de nouveau triomphant dans les cercles de l'université et de l'institution, il oppose un art libre et singulier de la lecture qui rend chacun responsable du sens que subjectivement il suscite souverainement. Rêvant son roman contre une littérature vouée désormais, sous le signe du postmoderne, à l'inessentiel et à l'insignifiant, il prend un pari vital et audacieux dont Claude Coste résume remarquablement l'enjeu, écrivant de Barthes qu'il « *n'a jamais renoncé à être moderne* ».

Ce double programme — critique et poétique — est le nôtre. Du moins, il devrait l'être. Ainsi, contrairement à ce que voudrait faire accroire une certaine mythologie dont il reste encore souvent captif, Barthes ne se situe pas derrière nous. Mais bien en avant. Et il ne tient qu'à nous, si nous le désirons vraiment, d'aller comme lui vers le demain qu'il nous désigne du doigt. ⊥